

*monie dans les fens; il faudroit ne pas se permettre des faillies de cette force, parce qu'en voyant un jeune homme se flatter d'en avoir plus appris en dix ans sur l'art des vers que M. de Voltaire en soixante, on seroit tenté de suivre les regles de politesse que M. Clément prescrit, & d'appeller cette modestie du nom qu'elle mérite.*

(*Mercur de France.*)

## EPI T R E

*De Boileau à M. de Voltaire. A Paris;  
chez le Jay, 1772.*

QUEL que soit l'Écrivain qui fait parler ici notre fameux Satyrique, il montre par beaucoup de traits fortement prononcés, qu'il est dans la vigueur de l'âge & du talent, & par les travers qui enflamment sa bile, qu'il brûle d'un zele ardent pour la défense de la vérité, du goût & des mœurs. Malheur aux Pradons & aux Cotins du siècle, s'il entreprendoit de les remettre à leur place. Il ose bien aller attaquer au haut du Pindé & se mettre en devoir d'ébranler le trône où siege M. de Voltaire: il culbuteroit sans effort, en leur faisant lâcher prise, cette foule d'Avortons, de Pygmées, qui, pour occuper un lieu éminent & d'où on les apperçoit, embrassent les pieds de ce trône, s'y cramponnent, s'y lient, & sont tous fiers d'être vus de-là, quelque

pénible, quelque humiliante, que soit leur posture. (*Journal des Beaux-Arts.*)

L'Année Littéraire parle ainsi de cette Épître :  
 » L'ombre de Boileau indignée, vient venger sa  
 » mémoire & le bon goût. Cette ombre-là n'en  
 » tend point raillerie ; toutes les pasquinades de  
 » M. de Voltaire, toutes ses gambades, tous  
 » ses quolibets ; ne lui arrachent pas un sourire ;  
 » elle appelle cela donner la farce au petit peu-  
 » ple, elle lui demande compte, avec sévérité,  
 » de l'emploi qu'il a fait des armes de la satyre,  
 » & voici comment Boileau trace lui-même la  
 » route qu'il a tenue dans cette carrière épineuse :

Jamais de mes rivaux baslement envieux,  
 Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.  
 Aux cabales jamais je ne prêtai l'oreille ;  
 Et de Racine épris, j'applaudis à Corneille.  
 Pour les talens divers plein d'un respect égal,  
 J'admirois à la fois Molière & Pascal....  
 Mes rimes n'ont jamais allarmé l'innocence.  
 J'aimai la liberté, j'abhorrai la licence.  
 Malin dans mes écrits, doux, simple dans mes mœurs ;  
 Par l'amour seul du vrai, fatal aux sots rimeurs,  
 Du mauvais goût, sur eux, je me faisois justice....

Ta folle ambition (*J. M. de V.*) ta vaine suffisance  
 Contre les vrais talens arma ta médifance ;  
 De tout mérite obscur protecteur déclaré,  
 Le sot qui t'admira par toi fut admiré....  
 Saint-Lambert qui, pour toi dégrade les Corneilles,  
 Te voit prôner ses Vers comme autant de merveilles,  
 La Harpe à te louer non moins ingénieux,  
 Appellent ton *Oreste* un chef-d'œuvre des Cieux,  
 Se promet bien dans peu, d'être ton légataire.

On te voit à *Mentor* pécher *Belisair*. . .  
 Tu laisses d'*Alembert* raisonnant de travers,  
 Aux loix de son compas soumettre l'art des Vers:  
 Et *Thomas*, tout bouffi de son style hydropique,  
 Sonner en fanfaron de la trompette épique.  
*Beverley*, sur la scene entassant les horreurs,  
 Vient, sans crainte, hurler ses bourgeoises fureurs,  
*Diderot* peut en paix, dans la sombre folie,  
 D'un masque larmoyant défigurer *Thalie*. . .  
 Quiconque est sans génie est sûr de ton suffrage.  
 Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage;  
 Il n'éblouira pas tes yeux impunément.  
 Avec quel furie & quel acharnement,  
 Tu voulois déchirer la couronne superbe  
 Que l'illustre *Rouffeu* partage avec *Malherbe* ! . . .  
 A qui de ta Satyre as-tu lancé les traits ?  
 A ceux qui du bon sens vengeoient les intérêts. . .  
 Au mâle *Crébillon*, ton rival, & peut-être,  
 Malgré tous ses défauts, ton vainqueur & ton maître,  
 A cet esprit profond & brillant à la fois,  
 Peintre aimable de *Guide*, & l'Oracle des Loix,  
 Au sublime *Buffon*, au vertueux *Racine*,  
 Rare & digne soutien d'une illustre origine;  
 Au Poëte élégant qui, sur la scene en pleurs  
 Fit gémir de *Didon* l'amour & les douleurs;  
 A ce Chantre léger, dont les sons pleins de graces,  
 Ont d'un oiseau causeur illustré les disgraces.  
 Si tes Vers, plus remplis de haine que de sel,  
 Sur l'enjoué *Piron* n'ont point jeté leur fiel,  
 Tu craignois l'Épigramme, à le servir si prompt. . .  
 L'éloquent Genevois, de ta dent acharnée  
 A le plus tressenti l'atteinte empoisonnée. . .  
 Tes traits veulent porter la plaie au fond du cœur.

Boileau prédit à M. de V. que la plupart de  
 ses écrits disparaîtroient au regard impartial de la

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
postérité. L'avenir, lui dit-il, ne mesure point  
ses suffrages au nombre des productions, il garde  
l'immortel laurier, non pour le plus fécond,  
mais pour le plus parfait Ecrivain.

Tol, *Voltaire*, entassant volume sur volume,  
Jamais rien d'achevé n'est sorti de ta plume...  
Tes Ouvrages sont faits pour ton siècle frivole,  
Tes défauts complaisans s'en ont rendu l'idole.

L'Auteur de cette Epître, est M. Clément  
de Dijon, le même qui nous a donné d'ex-  
cellentes remarques critiques sur plusieurs poé-  
sies modernes. Quoique je fasse très grand cas,  
dit M. Fréron, du talent poétique de M. Clé-  
ment, je ne puis dissimuler que l'ancien Boileau  
me paroît avoir plus de verve, de précision  
& de gaieté.

( *Année Littéraire.* )

*Voici un fragment de la réponse de M. de la  
Harpe, adressée à M. de L'.*

Pourriez-vous, Monsieur, me donner encore  
une petite place dans votre *Mercur*e pour une  
nouveauté bien intéressante ? Il ne s'agit de rien  
moins que d'un miracle, c'est Boileau ressuscité.  
Vous allez dire qu'on ne peut pas ressusciter plus  
à propos, & que jamais on n'eut tant de besoin  
d'un prodige de cette espèce, mais vous refuse-  
rez peut-être d'y croire. Du moins j'ai déjà vu  
beaucoup d'incrédulés qui comparent le nouveau  
Boileau à cet aventurier qui avoit pris le nom de  
je ne sais quel Empereur mort, & qui finit par